Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 52 (1960)
Heft: 2

Artikel: Poésie et collectivité
Autor: Frey, Constant
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-385134

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Poésie et collectivité

Par *Constant Frey*

Longtemps méfiante à l'égard des intellectuels ralliés à sa cause, la classe ouvrière de notre pays commence à mieux apprécier l'apport culturel que les universitaires – juristes, économistes, ingénieurs ou professeurs – peuvent fournir au mouvement ouvrier. C'est pourquoi les milieux syndicalistes de Suisse romande se sont aussi senti honorés de la désignation du professeur Gilbert Guisan à la fonction de recteur de l'Université de Lausanne. Cette nomination flatteuse nous eût néanmoins peut-être échappé si un collègue et ami de l'élu ne l'en avait pas félicité dans la presse socialiste de Suisse romande; du même coup, afin de nous expliquer par quel chemin on peut venir de l'enseignement de la littérature à la vie civique, le professeur G. Gavillet signalait à notre attention la thèse que M. Gilbert Guisan publia en 1938, sous le titre de *Poésie et Collectivité*, pour étudier plus spécialement le *Message social des œuvres poétiques de l'unanimisme et de l'abbaye* – ce qui est le sous-titre du beau volume paru à Lausanne, aux Editions des Trois Collines.

*

Cette étude n'a rien perdu de sa valeur ni de son actualité. Partant de la constatation que « de tout temps la poésie avait été l'expression d'une société dont elle disait non seulement les luttes et les triomphes, mais dont elle orientait et encourageait l'effort », l'auteur déplore qu'à partir de la fin du XIXe siècle l'œuvre d'art, de plus en plus indifférente à tout ce qui ne concerne plus l'individu, « aboutisse à l'abandon de sa mission humaniste ».

Succédant aux parnassiens et à leur culte stérile de la forme, le symbolisme nous avait valu les chefs-d'œuvre immortels de Baudelaire, de Rimbaud, de Mallarmé, fort dissemblables dans leur inspiration comme dans leur esthétique, mais si proches dans leur besoin d'exprimer les affinités des choses avec notre âme. Le chapitre que Gilbert Guisan consacre au « déclin du symbolisme » – qu'il fait partir de 1895 déjà, alors même que le rayonnement de cette école littéraire n'atteignait son apogée qu'à l'orée du XXe siècle et même au-delà – témoigne d'une compréhension clairvoyante de « la transition d'un art qui tendait vers l'infini (et qui s'y perdait) à un art qui restera à l'échelle de l'homme ».

« Fin de siècle » de la révolution industrielle, anarchiste dans son élite intellectuelle, secouée par les longs remous de l'affaire Dreyfus, bouillonnante du sombre naturalisme de Zola, tâtonnant à la recherche d'un « art social », pour aboutir à l'échec des universités populaires, en dépit de la collaboration active des plus grands esprits de l'époque, de Lauson et Charles Gide à Anatole France

et Romain Rolland: « A qui meurt de sommeil – écrivait André Spire – comment essayer de donner le goût de la lecture? A qui ne gagne pas assez pour la vie décente de chaque jour, à quoi bon parler de prévoyance!... »

*

Mais voici Claudel et Verhaeren qui reprennent confiance dans la destinée humaine, le premier faisant le procès de l'individualisme orgueilleux, le second tirant de ses fresques des villages flamands, mornes et vides, et des « villes tentaculaires » où la machine écrase et asservit les hommes, une espérance exaltante de justice, de libération individuelle et d'entente universelle.

Nous voilà prêts à accueillir le *Message social* de l'unanimisme – objet essentiel de la thèse de Gilbert Guisan – cette « vie unanime » pour laquelle Jules Romain demandait au poète de renoncer à peindre les individus pour présenter des groupes humains, de « s'adapter au cadre nouveau fourni par le machinisme et d'en découvrir la beauté »; et cela afin de réaliser cette « communauté humaine » dont parle aussi avec bonté un Georges Duhamel parti à la recherche du monde et de son âme collective (« quoi de plus vain qu'un bonheur acquis pour soi tout seul? »), un Georges Chennevière également, qui a si douloureusement senti et exprimé « la prépondérance de la collectivité sur l'individu absorbé par la cité ».

Aux côtés ou en marge du groupe de l'abbaye, l'auteur juge que l'expérience de l'humain est moins profonde dans l'œuvre de Pierre-Jean Jouve. A ses débuts du moins, cette œuvre n'en révèle pas moins un effort de «participation aux forces universelles». Effort plus enthousiaste de la part de Charles Vildrac, « dont le cœur chante un perpétuel printemps » et dont la philosophie tend à mettre assez d'amour dans les humbles gestes de chaque jour pour en oublier « la laideur de gagner sa vie » pour l'égoïste profit d'un maître méprisable. D'où l'appel du poète des *Conquérants* à « l'action individuelle qui doit préparer le bonheur collectif ».

*

Cette analyse de l'œuvre des poètes français du quart de siècle allant de 1890 à 1914 a conduit le littérateur vaudois à un nouvel humanisme fait à la fois d'une compréhension clairvoyante pour les souffrances des victimes – proches ou lointaines – d'un monde en plein bouleversement, et d'un impérieux besoin de rapprochement avec les êtres les plus simples, « avec leurs faiblesses, leurs médiocrités, les cals de leurs mains et de leur âme ».

Un très beau bouquin, ma foi, qui non seulement donne envie de relire – ou de découvrir – les œuvres de tous les poètes cités, mais de faire la connaissance d'un grand citoyen du monde, d'un professeur de littérature dont les étudiants ont vraiment bien de la chance.